

La praxéologie motrice face aux alternatives paradigmatiques : de l'identité des STAPS

Pascal Bordes

▶ **To cite this version:**

Pascal Bordes. La praxéologie motrice face aux alternatives paradigmatiques : de l'identité des STAPS. Mathieu Quidu. Innovations théoriques en STAPS et implications pratiques en EPS : les Sciences du sport en mouvement, L'Harmattan, 2014, 978-2-343-03039-5. hal-01914975

HAL Id: hal-01914975
https://u-paris.hal.science/hal-01914975

Submitted on 7 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

La praxéologie motrice face aux alternatives paradigmatiques : de l'identité des STAPS.

Pascal Bordes

MCF, UFR-STAPS, Paris-Descartes

Laboratoire TEC, EA 3625,

Mots clefs : identité, paradigme, praxéologie motrice, objet, pluridisciplinarité

« *L'identité est le diable en personne, et d'une incroyable importance* »

L. Wittgenstein.

A priori on ne peut que se réjouir de la multiplicité des points de vue et des regards qui composent la Babel « STAPS », symbole de la pluralité, de l'ouverture et de la richesse de ces Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives. Discipline du mouvement, voire « en mouvement », les STAPS semblent fuirent l'immobilisme, embrayer sur les nouveautés et se régénérer de façon spectaculaire au fur et à mesure des avancées de chacune des sciences qui les constituent.

On pourrait qualifier de « mouvementiste » ce bouillonnement perpétuel qui affiche le renouvellement, l'avancée et pourquoi pas, le cas échéant, le « progrès » dans la connaissance. Très vite on constate que cet exercice doit une grande partie de sa permanence et de sa force à une origine que l'on peut qualifier d'hexogène. Il se nourrit non d'influences et de courants propres, qui émergent en son sein, mais d'influences extérieures disponibles « sur le marché », qui suscitent des appropriations d'autant plus stimulantes quelles sont multiples et éclatées. Il y a, et il y aura toujours à regarder du côté de la chatoyante diversité des « sciences d'appui », tout en restant vigilant sur la nature de leurs apports.

Avant hier la tempête cognitiviste était à son apogée. Hier ce sont des trombes de didactismes qui s'abattaient, tandis qu'aujourd'hui grêle l'émergence et bruinent les fractales. Et demain, tombera-t-il des cordes[1] ? Selon qu'on la considère comme une avancée ou une fuite en avant, cette logique peut tout autant révéler une dynamique et un bouillonnement que traduire une vacuité. Que sont les STAPS, quelle est l'identité de cette discipline, où est sa cohérence ? N'a t-on pas dit qu'elle était une coquille vide?

[1] La (on devrait dire « les ») théorie des cordes, dite aussi théorie du tout, vise à unifier, en physique théorique, la mécanique classique et la mécanique quantique. De ce point de vue, appliqué aux STAPS, et en forçant l'analogie, les individus ne seraient pas de entités aux caractéristiques distinctes (masse, caractéristiques anthropométriques …), mais des « cordes » vibrant à différentes fréquences. Affaire à suivre…

Les STAPS : Communauté ou communautarismes ?

Un domaine sans frontière.

À première vue, solide pays du Sport et de l'Activité Physique, notre section universitaire est en vérité déchiquetée par la géographie, fragmentée par les théories, parcellisée par les modèles, atomisée par les paradigmes. À la balkanisation, déjà dénoncée dès sa naissance, la section universitaire STAPS substitue aujourd'hui le communautarisme. La fragmentation pluridisciplinaire, due aux regards scientifiques multiples qui se disputent le droit, parfaitement légitime, d'intervenir, se voit démultipliée par des approches de plus en plus spécifiques, au sein même des sciences d'appui. Les STAPS sont « éparpillées façon puzzle ». « Ca dynamite, ça disperse, ça ventile »… ça bouge, mais est-ce pour autant en mouvement ? La question peut fâcher.

Au sein de frontières relativement déterminées, celles des sciences de la vie et de la santé et celles de l'humain et du social − grande fracture fondatrice de notre discipline −, des régions ont émergé, des sous-continents se sont dessinés, des communautés se sont revendiquées. Si toutes, ou presque, communiquent en langage scientifique, elles ne partagent pas le même idiome. Peu de choses, en vérité, relie ces territoires dont l'intercompréhension n'est pas la caractéristique première. Patois et dialectes se juxtaposent sans que véritablement le dialogue ne soit possible. La parler de l'approche écologique n'est pas celui de la psycho-phénoménologie. Le peuple des approches dynamiques des systèmes complexes côtoie rarement celui de l'anthropologie des techniques du corps. Ces tribus, censées habiter le même pays, vivent côte à côte et se parlent peu.

Partant d'une origine commune, initialement le champ de l'Education Physique (les ex UEREPS ; Unités d'Enseignement et de Recherches en Education Physique), les populations se diversifient au point de ne plus partager grand chose. Les objets s'éloignent, le souci de ce qui est commun, unifie et donne cohérence s'estompe sous la pression d'une force toujours plus centrifuge. De quoi les STAPS sont-elles devenues le nom ? Que et qui représentent-elles ?

Officiellement la discipline est circonscrite : 74^{e} section du CNU. Parcourir son territoire réserve quelques surprises. C'est un labyrinthe d'options qui s'offrent à l'explorateur. Cette situation n'est pas, en soi, exceptionnelle. Les sciences économiques, les sciences de gestion, les sciences de l'éducation ou encore les sciences de l'information et les sciences politiques sont, elles aussi, confrontées à cette multiplicité de regards. Reconnaissons toutefois que, dans le cas de notre discipline, le problème se pose de façon bien plus vive. Les « Activités Physiques et Sportives » offrent un panorama tellement vaste − ne serait-ce du fait de la délimitation de leur objet ; corps, sport, mouvement, habiletés complexes, exercice physique… − que toute discipline universitaire constituée peut, en droit, apporter sa contribution à l'analyse du champ. C'est d'ailleurs

objectivement ce qu'il en est dans les Unités de Formation et de Recherche en STAPS. La multiréférentialité est la règle aussi bien du point de vue des approches scientifiques que des techniques et pratiques corporelles qui y sont enseignées. Autant de sciences, autant de regards. Autant de pratiques, autant de logiques. II y a de quoi être déboussolé.

Notre discipline est à l'image de ce noceur qui rentre chez lui un peu « fatigué » et qui, ne se souvenant pas de l'endroit où il a pu laisser ses clefs, les cherche sous le premier réverbère venu. Aux passants qui l'interrogent sur la raison de la recherche à cet endroit il répond : « parce qu'ici c'est éclairé». Et il peut aller ainsi de réverbère en réverbère sans que le retour à son domicile ne soit assuré. C'est un peu ce que l'on observe lorsque l'on constate le nombre de réverbères aujourd'hui actifs. Beaucoup d'éclairages mais peu de lumière. Objectivement, il semble presque exclu d'endiguer ce formidable mascaret déclenché par des apports aussi divers et des orientations aussi multiples qui se conjuguent et renforcent la vague. *« Tout au plus peut-on espérer voir prendre conscience que cette direction prise par cet impétueux courant, même si elle était évitable, n'est pas la seule direction possible* » (Dreyfus, 1984, 296). Où l'on voit par la que tout les espoirs ne sont pas perdus.

Du « pluriel » et de ses conséquences.

On qualifie généralement de « plurielle » cette juxtaposition de points de vue et d'approches. Il suffit le plus souvent de prononcer ce mot pour qu'aussitôt le débat soit tranché. Pluriel égale diversité, ouverture, richesse, « défi épistémologique » (Berthelot, 1993). Cette option est, en effet, régulièrement présentée comme un atout. Le « pluriel » est à la mode et sa célébration n'a, le plus souvent, d'égale qu'une forme de mépris pour tout ce qui évoque la crispation forcément frileuse ou archaïque sur le « singulier », « l'identitaire » ou « l'objet propre ». Comment ? Se recroqueviller à l'heure où les frontières explosent, ou le métissage l'emporte ? Le fait que ce pluriel puisse aussi être la marque d'une désintégration et d'un embarras est rarement évoqué (Collinet, 2003). Il faut bien être dans l'ère du temps. Comment ne pas remarquer que le pseudo pluralisme peut aussi et paradoxalement être un bon moyen de nier la pluralité des points de vue en coupant court à tout débat de fond. On les accepte tous, ou presque. Rares sont les interrogations sur la coexistence conflictuelle des approches. L'aveuglement face à cet état de fait ne laisse pas d'étonner. Dans le meilleur des cas on préfère trouver des complémentarités là ou des divergences radicales apparaissent. Au pire, c'est le silence ou plus encore le dédain. La question d'un objet propre ne fait plus question. Et pourtant que d'interrogations, par exemple de la part d'étudiants, forcément naïfs, qui pointent les divergences, les incohérences, les contradictions et les incompatibilités des discours transmis. Du côté enseignants, le chacun chez soi est parfois bien confortable et évite de se poser les questions liées à la cohabitation et à l'identité commune. Quid de la compatibilité et la

complémentarité des approches et de l'objet sur lequel elles travaillent ? Derrière le kaléidoscope de regards, où est la cohérence ? Où l'on constate qu'une liste de disciplines constituées ne fait pas plus un domaine universitaire qu'un tas de briques une maison.

Un trop- plein paradoxal.

Il fût un temps où ce problème central a fait l'objet de nombreux débats épistémologiques (Travaux et recherches, 1979 ; Bruand & Rauch(1984) ; Arnaud & Broyer, 1985). Ils ne semblent plus d'actualité. Le pluriel est passé et bien loin de l'harmonie heureuse et des fécondations mutuelles, ont constate plutôt un télescopage et un émiettement. Au sein des mêmes laboratoires, les approches s'étant tellement diversifiées, il n'est pas rare de voir des options diamétralement opposées qui s'affrontent, à l'occasion, entre autres, du recrutement d'enseignants-chercheurs, alors même qu'est affichée une unité de façade. Ni interdisciplinarité, ni transdisciplinarité, c'est bien encore et toujours de pluridisciplinarité dont il est question. Et, au fur et à mesure que les années passent, la question se fait de plus en plus vive. Loin d'être vide, la coquille renferme un trop plein.

L'insularisation des thématiques semble être portée à son acmé. L'hyper pluralisme détruit encore un peu plus le pluralisme. Les disciplines se décomposent en sous-disciplines qui génèrent des modèles, des cadres, des options, des courants, des théories, des points de vue… C'est la dérive des continents. Ce mode de fonctionnement en ramification favorise les baronnies, les niches, les près carrés. Il ne sert pas la discipline, son unité, son intelligibilité. Il en précipite son éclatement en favorisant une logique d'entrants. Si l'on veut un spécialiste de tel ou tel champ, autant recruter celui ou celle qui offre le meilleur profil en ce domaine. Et ce n'est pas un « STAPSIEN » issu d'une formation accélérée qui pourra, de ce point de vue, rivaliser. Plus que jamais, nous sommes des sous-traitants qui vendons une marchandise que nous ne fabriquons pas. Comment s'étonner, voire s'extasier, que des rapprochements se constatent entre des programmes de recherche extérieurs au champ et des travaux menés en STAPS ? Ceux-ci utilisant les modèles de ceux-là, où est le mystère ? Le renouvellement théorique n'est qu'un trompe l'œil. Cette logique de la surenchère et du cumulatif est folle et ruineuse. On aboutit à une cacophonie stérile que rien n'organise et ne rend intelligible. La juxtaposition est de règle ; l'appropriation, le lot commun. À la question : « Les STAPS ; combien de divisions ? » on pourrait rétorquer : « nombreuses mon général ; une véritable armée Mexicaine ».

<u>Un avenir incertain.</u>

Entre implosion et agnosie.

Face à un tel déferlement, deux dangers majeurs se profilent. En premier lieu, le risque d'implosion régulièrement dénoncé, n'est pas à écarter. À force d'accumuler des tranches de connaissances que

rien ne rend cohérent, le système risque de finir par s'emballer et se désintégrer. La fuite en avant comme recherche d'une identité fait étrangement penser à un phénomène décrit, en son temps, par la cybernétique de seconde génération (Von Foerster,1960) et popularisé par Gregory Bateson (1971). Dans les systèmes amplificateurs de déviations, les conditions d'un éclatement de ces systèmes sont réunies qui peuvent le renforcer dans son escalade vers la destruction. La boulimie des STAPS n'est pas signe de bonne santé. Elle illustre un consumérisme compulsif qui émiette toujours plus le champ et le conduit, potentiellement, à sa perte.

Aucune « instance épistémologique », aucun point de vue surplombant, aucune colonne vertébrale ne viennent cadrer les discours en donnant sens et unité à l'ensemble[2]. On peut toujours rêver d'une main invisible qui, à terme, régulerait cette économie. On risque d'en attendre longtemps encore ses effets. C'est assurément la faiblesse de notre domaine, qui, faute d'assurer un accord sur son objet, opère parfois des revirements à 180° qui ne sont évidemment pas intégrés dans une problématique d'ensemble explicitement revendiquée. Citons ici les propos de Jérôme Bruner, un auteur souvent évoqué mais pas véritablement écouté, lorsqu'il évoque les soubresauts de sa discipline ; la psychologie. Celle-ci est *« émiettée comme elle ne l'a jamais été dans son histoire. Elle n'a plus de centre de gravité et elle est menacée de perdre la cohésion dont elle a besoin pour entretenir les échanges internes qui pourraient légitimer une division du travail entre ses différents constituants. Chacun est doté de sa propre identité organisationnelle, de son propre appareil théorique (…). Cet auto isolement fait courir à chaque partie (et à l'agrégat, au patchwork qu'est aujourd'hui la psychologie) le risque de s'éloigner de plus en plus des autres recherches consacrées à la compréhension de l'esprit et de la condition humaine (…)* » (1991, 11). Où l'on voit par là que se rapprocher du lointain c'est s'éloigner du prochain.

Le second danger est celui de l'agnosie : la méconnaissance de ce qui précède. Certaines « nouvelles théories », ou « nouveaux modèles », sont importées telles quelles, au mépris de la longue chaîne historique qui leur a donné le jour ou des tentatives antérieures qui les ont déjà prises en compte. Vouloir se projeter dans l'avenir sans faire référence au passé est un exercice périlleux. En voulant prendre de la hauteur, l'œil rivé sur le « nouvel horizon », le défricheur en oublie qu'il est assis sur les épaules de géants. Point commun de ces avant-gardistes : leur capacité à méconnaître,

[2] Cet écueil a été surmonté en linguistique. Cette « science pilote des sciences sociales » a réussi, elle, à se constituer en science autonome. Elle articule la phonétique, qui est l'étude descriptive, tant physique et physiologique des sons des langues, à la phonologie, qui s'intéresse à la logique d'articulation de ces sons, dans une langue donnée. Mais ces deux branches, comme d'autres complémentaires : psycholinguistique, typologie, sémantique, sociolinguistique, ethnolinguistique, relèvent bien d'une approche surplombante qui développe un point de vue unificateur: la linguistique, est LA science du langage. Là est, selon nous, la voie /voix !des STAPS.

gauchir, voire gommer ce qui a été produit avant eux. L'innovateur semble tout découvrir. Le monde lui appartient et peu importe ceux qui ont déjà balisé le terrain : pour lui, il est vierge. Il y plante son drapeau.

L'un des derniers exemples en date est celui relatif au caractère « situé » de l'action humaine. Ce qualificatif magique est un peu la version moderne du « que la lumière soit et la lumière fût ». Une fois franchies les portes du « situé », sorte de rubicond conceptuel, tout s'éclairerait d'un jour nouveau. Que n'y avait-on pensé plus tôt ? Daniel Lagache serait bien étonné d'assister à cette « découverte », lui qui écrivait en 1949 : *« il n'est pas d'organisme qui ne soit toujours « en situation », fût-ce dans le bocal d'une expérimentation bien contrôlée ou d'une psychanalyse bien réglée* » (1949, 5). Plus récemment, l'ouvrage choc de Hubert Dreyfus avait, dans une logique phénoménologique et gestaltiste, reprécisé les choses : « *du fait que l'intelligence est nécessairement située elle ne peut pas être séparée du reste de la vie humaine* » (1984, 399). Le réverbère cognitiviste fonctionnait à plein à cette époque. Il éblouissait ceux qui attendront le milieu des années quatre-vingt dix pour « découvrir » la cognition située et faire, rétrospectivement, appel à des auteurs censés donner du poids à leur démarche. La « révolution » Suchman (1990) aurait-elle été présentée de manière aussi enthousiaste si ses colporteurs STAPSIENS avaient lu Pierre Parlebas vingt ans plus tôt ? Et l'on pourrait en dire autant du « couplage », perception – action. Une lecture, même rapide, de Paul Guillaume, permettrait de relativiser le caractère novateur accolée à cette approche. *« La psychologie contemporaine a, avec raison, l'habitude de ne pas séparer la perception et l'action «* écrivait-il en 1937 (1979). Où l'on voit par là que la lecture des classiques peut vite calmer les velléités des autoproclamés innovateurs.

De quoi les STAPS sont-elles le nom ?

L'universitaire en STAPS ? Un sociologue, psychologue, biomécanicien, clinicien, physiologiste, anthropologue, didacticien, sémioticien, historien, synergéticien… du sport ou des pratiques physiques. On voit bien qu'il y a là une confusion sur ce que l'on appelle l'objet. Travailler, selon sa pertinence, sur un même domaine social qui est partagé avec d'autres est une chose. Appartenir à un champ propre qui possède sa pertinence, sa cohérence, ses concepts et ses méthodes en est une autre.

En fait, le trop-plein, évoqué précédemment, « *ne cache pas un vide ; il en est d'abord le miroir* » (Jeudy, 1991, 131). Il n'y a pas, en effet, de terme plus approprié qui renvoie à une période « pré identitaire », ainsi que la nomment les psychologues. Comment réunir toutes les composantes du moi ? Il ne suffit pas que l'on baptise une 74^{e} section pour qu'elle existe. Notre discipline ne se reconnaît pas. Comment peut-on la reconnaître ? Nous n'avons pas fait l'expérience du stade du

miroir ; celui de la reconnaissance, à un moment bien précis, de soi par soi : de la construction cette entité, perméable aux influences certes, mais infranchissable à toute « invasion barbare », rendue possible par l'image spéculaire. Telle une personne en construction, les STAPS ne se reconnaissent pas, ne s'assument pas. Elles ne sont toujours pas un point de vue sur le monde, alors même que beaucoup de monde porte un point de vue sur elles. De ce simple fait elles ne dialoguent pas en *alter ego* avec les sciences constituées, appuis nécessaires à l'origine mais bien embarrassants aujourd'hui. Territoire sans véritable place, lieu sans identité, les STAPS apparaissent comme une « structure de cohabitation » qui n'a pas de justification existentielle (Collinet, 2003, 114). Cet abandon de souveraineté pourrait, à terme, entrainer ni plus ni moins la disparition d'une instance qui ne se maintient que pour des raisons politiques.

Le point de vue de l'action motrice et les alternatives paradigmatiques.

Praxéologie motrices et systèmes dynamiques.

La praxéologie motrice a tôt fait d'être classée parmi les paradigmes « traditionnels ». Souvent rattachée au seul nom de Pierre Parlebas, son promoteur, elle apparaît, aux yeux de ceux qui en reviennent sans y être jamais allés, comme une tentative au mieux originale, au pire totalement utopique et infondée d'un point de vue épistémologique[3]. Laissons dire et proposons plutôt au lecteur curieux le soin d'apprécier la mise en relation du point de vue de l'action motrice avec ce que l'on appelle aujourd'hui une « alternative paradigmatique » : la théorie des systèmes dynamiques.

D'emblée, remarquons qu'il ne s'agit pas, dans ce paradigme, de prendre pour objet la nature des activités convoquées et leur système praxique. Aucun modèle interne, propre aux pratiques sportives investiguées, n'est avancé. Le propos se borne à appliquer à ces activités un outil qui a déjà été utilisé dans bien d'autres champs ; la physique, bien sûr, mais aussi la biologie, l'économie ou la démographie. Dans le cas présent, s'inspirant des travaux princeps de Kelso (1980), des équipes de chercheurs ont appliqué le modèle canonique aux situations interpersonnelles, telles qu'ont les rencontrent dans certaines pratiques sportives : tennis, squash, rugby, basket-ball (Mc Garry *et al.*, 1999 ; Palut & Zanone, 2005 ; Bourbousson & Sève, 2010). Les résultats de ces travaux montrent que les forces en présence, individus en dyades ou équipes, fonctionnent sur le mode d'oscillateurs

[3] Deux revues publient des études centrées sur l'action motrice : « *Accionmotriz* », revue de langue espagnole, et « *Ethologie et praxéologie* » revue française. En 2007 est sorti un ouvrage cosigné par trois de chercheurs de la seconde génération de la praxéologie en France (Bordes, Collard et Dugas). Enfin, En 2012 a été publié un recueil de contributions écrites par la troisième génération des chercheurs français en praxéologie motrice (Joncheray & Vigne, 2012).

couplés. Les déplacements des uns correspondants, tantôt sous forme d'attractions tantôt sous forme d'éloignements spatiaux, aux déplacements des autres. Des comportements stables sont repérés et constituent des « attracteurs ». À l'inverse, des « répellants » caractérisent les états instables ou repoussoirs, dans l'équilibre du système. La « transition » entre ces deux phases se réalise, généralement, de façon soudaine et abrupte. Par exemple, au Basket-ball, en situation défensive pour l'équipe A, l'équipe B se rapproche d'elle. On constate, alors, que les déplacements de chacun des joueurs, et donc au niveau surplombant des équipes, sont synchrones. Cet état est stable. À l'inverse, dans une situation de contre-attaque, les deux équipes se retrouvent en opposition spatiale. Il se produit un découplage du fait de la brusque transition, due à une interception, par exemple. Cet état instable est plus rare que l'attaque placée classique qui est l'état stable du système. Ce constat, qui peut être fait par tout observateur − surtout lorsque, comme c'est ici le cas, la stratégie défensive était une défense individuelle −, confirme l'assimilation que l'on peut faire de ces pratiques à des systèmes dynamiques. Difficile d'ailleurs de ne pas trouver, dans ces activités d'opposition frontale, des éléments, de type spatio-temporel, permettant de les considérer comme autre chose que des systèmes en interaction… Puisque c'est justement leur caractéristique. Il y a même fort à parier que les constats seraient identiques s'agissant du water-polo ou du hand-ball. Le point de vue de l'action motrice peut-il nous permettre de dépasser ces évidences ?

Des pantins aux stratèges.

Les systèmes analysés ne sont pas des systèmes « physique » comme les autres. Ce sont des construits humains. On parle ici de jeux sportifs, c'est-à-dire de systèmes fonctionnels (Boudon, 1979) cadrés par des règles qui circonscrivent une logique interne*[4] tendue vers un objectif assignant à chacun des droits et devoirs : autrement dit, un mode de fonctionnement orienté par un « code de jeu » voulu par un législateur. Qu'une équipe en phase défensive se replie pour protéger sa cible, tandis que l'adversaire se précipite, en miroir, pour l'attaquer n'a rien de surprenant[5] : c'est le principe même des jeux considérés, d'autant plus au basket-ball puisque l'équipe en attaque a pour obligation, dans un temps limité de huit secondes, de passer dans le terrain adverse ! Les configurations globales peuvent-elles mettre au jour autre chose que ce que la logique de ce type de jeu impose ? Toutes les pratiques investiguées par les dynamiciens sont construites sur le même modèle d'affrontement, sur la même structure d'interactions. Le principe d'opposition est un duel

[4] Les termes avec un astérisque renvoient à l'ouvrage ; « Contribution à un lexique commenté en science de l'action motrice » de Pierre Parlebas (1981).

[5] « *Your grandmother could have told you that »* pour reprendre les propres termes de Scot Kelso a propos de la controverse qu'il a menée à l'encontre de l'approche computationnelle.

symétrique* à deux joueurs ou deux équipes. Leurs interactions de marque* sont du même type : viser des cibles matérielles ou spatiales opposées, de type jeu direct pour le tennis et le basket ou jeu indirect pour le squash. Leurs rapports à l'espace* sont identiques : terrains orientés par les cibles avec même direction de jeu mais de sens contraire. Leurs modalités d'interactions motrices* sont de type alternance, puisque chacun possède l'objet permettant la marque à tour de rôle : une balle, ou un ballon, qui joue le rôle d'un médiateur unique.

Si l'on fait abstraction de tous ces éléments, fondamentaux en praxéologie, les résultats enregistrés montrent effectivement de belles régularités. Mais celles-ci décrivent des configurations spatio-temporelles : elles n'en recherchent pas la cause. Elles enregistrent des déplacements, les catégorisent, rendent compte de leur dynamique, mais ne vont pas au-delà et achoppent sur l'élucidation des structures sous-jacentes. Comme le fait remarquer Paul Watzlawick − à propos d'un observateur du jeu d'échec qui n'en connaît ni les règles ni le but et qui constate des régularités dans le déplacement des pièces −, « *cela signifie-t-il que notre observateur a « expliqué » le comportement des joueurs ? Nous dirons plutôt qu'il a identifié un modèle complexe de redondances* » (Watzlawick *et al.*, 1972, 33). Les dynamiques repérées ne sont, en effet, que la résultante de logiques internes qui les « pré contraignent ». Que se passerait-il si la technique utilisée, débarrassée de son carcan théorique qui voit des « attracteurs » partout, comme certains débusquaient « l'habitus » dans tous les comportements, était appliquée à des pratiques dont les logiques sont toutes autres ?

Pour rester dans les sports collectifs, on pourrait montrer que les déplacements d'équipes d'autres jeux sportifs, offrant des systèmes d'interactions* différents, comme le base-ball ou le cricket – parce que « duels dissymétriques »* -, ou bien encore le Tchoukball, le Kin-ball ou le Kaatsen analysées à partir de locogrammes collectifs*[6], ne présentent pas ces caractéristiques. Prenons l'exemple du Dodgeball (version étasunienne de notre « balle au prisonnier »). Dans ce sport collectif, où l'on est la cible de l'équipe adverse, il n'existe pas d'état « instable ». Lorsqu'une équipe, en possession de la balle, ou des balles car il y en a plusieurs en jeu, avance vers l'adversaire, celui-ci se réfugie sur la ligne de fond de son terrain. Cette synchronisation qui ne doit rien au hasard, ni a quelque émergence, mais simplement aux règles de gain du jeu, est constatable par le premier observateur venu qui, tel Monsieur Jourdain, vient de repérer un « attracteur ». Aucun « défenseur » n'est, en effet, assez stupide pour venir à la rencontre de son ou ses adversaires directs.

Les dynamiques sont davantage perturbées lorsque l'on s'intéresse à des jeux sportifs* opposant des équipes dont les objectifs n'ont pas la simplicité de nos sports collectifs « classiques ». « Les barres »,

[6] Un locogramme est « une représentation schématique du déplacement spatial d'un ou plusieurs joueurs au cours d'une séquence définie d'un jeu sportif » (Parlebas, 1981, 130).

« Le voleur de pierres », « les sept pierres », bien que pratiqués en équipes, mais du fait de leurs logiques internes* particulières, ne présentent pas des populations compactes, assimilables à un centre de gravité. Les joueur se déplacent de façon désordonnée spatialement, mais parfaitement logique tactiquement. Ici, pas de contractions ou d'étirements, mais des initiatives tous azimuts, dues notamment au fait que les interactions de marque* sont multiples, ciblant soient des joueurs soient des objets.

Conclusion

Ces quelques exemples, pris parmi beaucoup d'autres possibles, prouvent qu'il peut toujours exister des « résultats partiels et encourageants » qui, à propos d'application locales, peuvent donner le change et faire miroiter la perspective d'une voie novatrice. Mais fautes d'outils conceptuels et notionnels spécifiques qui prennent place dans un cadre théorique adapté - celui du jeu sportif -, lui-même enchâssé dans un paradigme surplombant qui rend intelligible le tout - celui de la praxéologie motrice -, on se condamne à ne fonctionner que comme terrain d'expression d'un discours écrit par d'autres. Les « vrais » psychologies, sociologues, ou neurophysiologistes ne s'intéressent que de très loin à notre champ si ce n'est comme un terrain d'application et de sous traîtance. Le plus souvent les laboratoires sont obligés de s'aligner sur des problématiques annexes, ou de se rapprocher d'équipes plus prestigieuses en sciences constituées, notamment sous forme de collaboration, afin de décrocher des financements et/ou de démontrer leur vitalité. Vitalité en trompe l'oeil. Cet état de fait éloigne toujours plus notre discipline de la constitution d'un objet propre, les jeunes doctorants, formés selon cette logique, renforçant davantage encore cet éparpillement des regards. Contraints qu'ils sont de s'engager sur des voies que d'autres peuvent aussi emprunter, ils sont alors en concurrence, notamment pour des postes universitaire, avec des rivaux autrement formés, tout autant qu'ils forment, à leur tour des cohortes d'étudiants qui se demandent toujours en encore, où est le point commun qui relie toutes ses approches. Combien de temps encore le STAPSIEN va –t-il parler une langue qui n'est pas la sienne ?

BIBLIOGRAPHIE.

Arnaud, P., Broyer, G. (1985). *La psychopédagogie des activités physiques et sportives. Toulouse.* Privat.

Bateson, G. (1971). *La cérémonie du Naven***.** Paris. Editions de minuit.

Berthelot, J.M. (1993). *Construction de l'objet et autoréflexions épistémologiques ; vers un pluralisme explicatif ? »*, *Quel corps ? Sciences humaines cliniques et pratiques corporelles,* t. I, Paris, n°s 43-44, février, 19-24.

Berthoz, A. (1997). *Le sens du mouvement*, Paris, Odile Jacob.

Bordes, P., Collard, L. & Dugas, E. (2007). *Vers une science des activités physiques et sportive. La science de l'action motrice,* Paris, Vuibert.
Bordes, P. (2006). Qu'est-ce que donner du sens aux apprentissages en EPS ? *Revue Hyper,* 232, 3-7.
Boudon, R. (1979). **L**a logique du social. Paris. Hachette.
Bourboussou, J., Sève, C. (2010). « Analyse de la performance collective, nouveau terrain d'expression de la théorie des systèmes dynamiques », *STAPS*, n°90, 59-75.
Bruand, G., Rauch, A. (1984). « STAPS et la recherche au plurielle ». *Revue STAPS, n°10, vol. 5. 1-7.*
Collard, L., Dugas, E. (2008). Comment des sportifs jouent une adaptation du dilemme des prisonniers ? *Revue Staps*, 79, pp.39-48.
Collard, L. (2012), **(dir.).** *Sport et bien-être relationnel,* Paris, Chiron.
Collinet, C. ***et al.*** (2003). *La recherche en STAPS.* Paris. PUF.
Desmurguet, M. (2006). *Imitation et apprentissages moteurs : des neurones miroirs à la pédagogie du geste sportif.* Marseille, Solal.
Delignières, D., Garsault, C. (2004). *Libres propos sur l'éducation physique,* Paris, Éd. Revue EPS.
Dreyfus, H.L. (1984). *Intelligence artificielle, mythes et réalités.* Paris. Flammarion.
Dugas, E., During, B. (2008). Une forme d'intelligence originale à l'école : l'intelligence motrice, *Revue Hyper-EPS*, 240, p. 26-32.
Dugas, E., Collard, L. (2009). Les sportifs et les interactions stratégiques sous l'angle de la théorie des jeux expérimentale, *CIPS*, 81, 7-24.
Dugas, E. (2010). Jeux traditionnels et transfert d'apprentissage en EPS : plaisir de jouer et plaisir d'apprendre, *Revue pédagogique et scientifique de l'USEP, 2,* 1-17.
Dugas, E. (2011). *L'homme systémique. Pour comprendre les pratiquants de jeux sportifs*. Nancy, Presses Universitaires de Nancy, collection épistémologie du corps.
Guillaume, P. (1979). *La psychologie de la forme*. Paris. Flammarion.
Jeudy, H.P. (1991). *La société du trop plein.* Paris. ESHEL.
Joncheray, H., Vigne, M. (coord). (2012). *Jeux et sports. La mise en action des corps.* Paris. L'harmattan.
Kelso, S. (1980). *Human motor behavior ; an introduction.* London : Lawrence Erlbaum Associates.
Lagache, D. (1949). « L'esprit de la psychologie contemporaine », in *l'année psychologique*, vol. 50, 1-10.
Mc Garry, T., Kahn, M., & Franks, I. (1999). « On the présence and absence of behavioral traits in sport ; An example from championship squash match-play ». *Journal of Sports Sciences,* 17 (4), 297-311.
Palut, Y. & Zanone, P.G. (2005). « Le tennis comme système dynamique auto organisé. In Didier **Lehénaff, D. & Jean-François Khan** (Eds) (2005). *Les sports de raquette. Les cahiers de l'INSEP,* N°35, Paris, INSEP, 161-171.
Parlebas, P. (1975). Jeu sportif, rêve et fantaisie », *Esprit* , 5, 785-805.
Parlebas, P. (1981). *Contribution à un lexique commenté en science de l'action motrice.* Paris. INSEP.
Parlebas, P. (1999). *Jeux, sports et sociétés*, Paris, Insep.
Sembel, N. (2003). Autour des mots "le travail scolaire", *Recherche et Formation*, 44, 125-135.
Sirota, R. (1993). Le métier d'élève, *Revue Française de Pédagogie*, 104, 85-108.
Siedentop, D. (1994). *Sport education,* Champaign, Human Kinetics.
Suchman, L. (1990). « Plan d'action. Problèmes de représentation de la pratique en sciences cognitives », In *Les formes de l'action*, Raisons pratiques 1, 149-170.
Travaux et Recherches (1979). *Numéro spécial Science(s) & sport, en EPS,* N° 4, Paris, INSEP.
Von Foerster, H. (1960). *Self-organizing systems.* Yovitz & Cameron (Eds). Pergamon.
Watzlawick, P. ***et al.*** (1972). *Une logique de la communication.* Paris. Seuil.